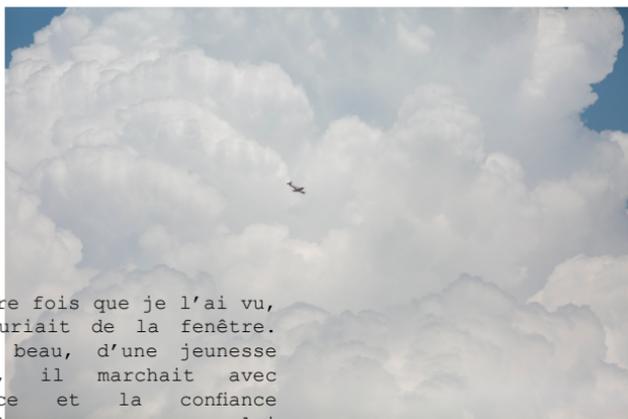


COMMENT S'AIMER?



La dernière fois que je l'ai vu,
il me souriait de la fenêtre.
Il était beau, d'une jeunesse
éclatante, il marchait avec
l'assurance et la confiance
infaillible que mon amour lui
avait chaque jour prodigué. Il
avançait, comme propulsé dans
les airs.

YAËL ILAN PHOTOS
TEXTES **DANIELLA PINKSTEIN**

COMMENT S'AIMER?

Daniella Pinkstein - textes

Yaël Ilan - photos

Mémoire de l'Avenir
45/47 rue Ramponeau Paris 20
www.memoire-a-venir.org

Partenaire de l'exposition:
Institut Alain de Rothschild

Partenaires de l'espace Mémoire de l'Avenir:
Mairie de Paris
Arts and Society
UNESCO-Most
CIPSH

« Comment s'aimer? » est le questionnement, l'étonnement - comme une première fois - de penser, grandir, être, sentir, se passionner, vivre, se perdre ou rêver dans Jérusalem, ville symbole de toutes les passions.

Jérusalem l'ineffable, Jérusalem l'intrigante, Jérusalem, comme un songe amoureux...

Deux femmes artistes, l'une photographe israélienne, l'autre écrivaine française, ont croisé leur regard, pour saisir cet instant – subreptice - de silence heureux, paisible que l'amour jusqu'à l'envoûtement provoque dans cette ville à nulle autre pareille.

La surcharge d'histoire, de sacré, de guerres, de partages, de passions, que charrie Jérusalem, saisit le regard à chaque rue, délibérément autant qu'instinctivement. Personne n'y échappe. S'aimer, aimer l'autre, la ville, se regarder, méditer pour apaiser ce « saisissement » ne va pas de soi dans un espace si petit et pourtant si divers, si multiple, si contradictoire, si dangereux quelquefois, si divisé souvent. Les lieux, cependant, où confluent le mystère de l'amour ne manquent étonnamment pas - Ces espaces énigmatiques – de l'histoire mondiale de l'âme, aurait ajouté Kafka – dont on revient obscurément changé.

L'exposition s'articule autour de courtes fictions et de photos de sites inédits, de visages, personnages propres à l'immense multiformité de Jérusalem. Les textes sont construits autour de faits, d'interviews et de récits réels, mais rédigés comme de courtes nouvelles. Ce face à face entre une auteure française, vivant à Paris, et une photographe israélienne oeuvrant à Jérusalem se veut également, dans ce rapport entre le connu et l'inconnu, dans cette confrontation entre le visuel et le fictionnel, être l'espoir d'un regard, certes interrogatif, mais surtout apaisé sur cette ville hors du commun.

Une exposition, comme une halte suspendue dans le Temps.

Présentée par Mémoire de l'Avenir du 6 octobre au 3 novembre 2018.



Avoir 60 ans dans un pays qui n'en a que 69, c'est être vieux, très vieux, comme un brin d'éternité jeté dans le vent. Chaque souvenir s'en revient lourd d'autres mondes mille fois révolus.

Mon père m'accompagnait dès l'aube à l'école. Nous partions presque dans la nuit, en chuchotant, sans faire de bruit pour ne pas réveiller ma mère qui souriait en rêvant. Nous la laissions à ces rires tandis que sans allumer une seule ampoule, nous déjeunions, mon père et moi, dans un silence complice.

Le Temple le plus proche du Gan Hatsmaout parvenait chaque jour - in extremis - au dixième homme. Nous arrivions toujours en dernier, en tout cas me semblait-il à l'époque, car le sourire et le soulagement avec lesquels nous étions accueillis, donnait à mon père une prestance inégalée et dont aujourd'hui seulement je comprends qu'elle lui était indispensable. Dès la phrase pénultième de la prière du matin, mon père m'agrippait, me soulevant de terre, malgré la maladie qui gagnait déjà tous ses membres, et m'entraînait d'un pas vélocé vers l'école Arlozoroff. Nous étions toujours horriblement en avance.

Mon père, sans doute parce qu'il savait qu'il lui en manquerait, avait sur le temps une maîtrise désinvolte. Ainsi, seuls entre terre et ciel, dans ce jour naissant, nous restions sous les arbres grandioses du parc face à mon école. Seuls face au monde. Transmettre l'indicible par la vie était la vocation de mon père. Sans hargne, sans ressentiment, sans rien oublier non plus.

Péniblement, il s'asseyait sous un arbre qui me paraissait gigantesque, incommensurable même ! Un sycomore ! En hiver, il nous écrasait de sa puissance, de ses branches épurées et colossales, de sa stature hautaine. Mais, quand venait le printemps, soudain, il s'illuminait de cris, de pépiements, de jacasseries aiguës, d'in vraisemblables gazouillis. C'était un feu artificiel d'étourneaux

qui prenaient sous sa protection - tous en même temps - la parole. Mon père pliant avec douleur les genoux, soupirait, puis fermait les yeux. Sous ce sycomore, j'avais l'impression qu'il serait un jour le dernier homme sur terre, statufié ici pour toujours.

Il me racontait qu'après la révolte de Bar-Kokhba écrasée dans le sang par les Romains, les sycomores furent détruits par milliers. Et que ce dernier sous lequel nous nous trouvions, déguisé en platane, avait pu échapper au massacre. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'un arbre ne pouvait se défaire de son apparence avec tant de facilité et une telle conscience ! Au contraire, les dialogues qu'entamait mon père pour miner les joutes infernales des étourneaux, me prouvaient dans ma tête enfantine, que ce sycomore, informé par les meilleurs esprits (et les plus rapides !), était capable des plus incroyables métamorphoses.

- Non, mais j'ai jamais dit ça

- You said it !

- Efo hima shéli ?

- Passe-moi le sel !

- Y'a pas de sel sur un arbre, béta !

- Maher, em hozrim !

- Qu'ils reculent et qu'ils soient rabaissés, ceux qui veulent me faire du mal.

- Que ceux qui jubilent et disent, à mon propos : «Aha, Aha!» soient affligés, du fait de leur humiliations ¹.

- Fölötted egy almafa àga, szirmok hullnak a szàdra ².

- Je ne suis ni prophète ni l'un de leurs disciples.

- Chut... On s'entend plus !

¹ Psaume 40.

² Des pétales chutent sur ta bouche, tombés de larges branches de pommiers traversant l'air illuminé» Miklos Radnoti, Chanson florale.

- Mais pourquoi tu veux le sel ?

- Baroukh ata...

- Les mêmes meubles, les mêmes parapluies, les mêmes Juifs râpés qui ont beaucoup servi retournent à la circulation du sang, des choses, du destin»³.

Le plus souvent j'écoutais mon père qui, du son le plus aigu à celui le plus grave, traduisait les paroles éparpillées des oiseaux en un langage humain. De la même façon que l'arbre pouvait à son gré changer d'apparence, il ne faisait pas de doute que les étourneaux parlaient toutes les langues, - dont le hongrois (évidemment !) que mes parents pourtant murmuraient la nuit en secret.

Pilpoul d'âmes blessées et renaissantes sous les feuillages printaniers, comme si elles chutaient sur nous. J'exultais !

« Eh, papa, mais là, les oiseaux, ils prient ou ils chantent ? »

Quel génial comédien, quel farceur, quelle imagination je me disais, ce père là.

Fracassante, la cloche retentissait brusquement, nous avertissant de l'ouverture des portes de l'école. Comme une nuée noire effrayante, tous les étourneaux quittaient l'arbre. Ils tournaient quelques minutes dans des arabesques fantastiques autour de mon école, puis s'éloignaient dans un souffle unique. Et petits et grands rentrions, dos courbés, dans l'ancre du savoir, nos cartables déjà éventrés par l'envie d'en finir au plus vite et de tout jeter à terre avec furie.

Des oiseaux par milliers, des enfants par centaines ont depuis traversé ce parc arboré, au cœur de ma ville. Jérusalem. Des hommes, des femmes dans toutes les langues l'ont longé, parcouru, certains y courent, les oreilles emmitouflées dans un casque, les yeux baissés sur un téléphone ou un écran, englués dans l'instant vide.

³ Benjamin Fondane, «Ulysse».

Shikma, Sycomore, est de la même racine que Shikum, renouvellement, car il est le seul arbre à pouvoir rajeunir de sa propre sève.

Depuis la mort prématurée de mon père, lui qui avait tant lutté contre l'immobilité croissante de son corps et - pour moi et mon avenir - du monde aussi, je m'assois chaque premier jour de printemps sous son arbre. Les étourneaux me parlent avec la même joie et la même justesse de cette indicible unité pour laquelle, divers ou désunis, nous avons chanté. Mais quand le silence règne sans partage, que leurs ailes ont fui l'orage, l'oubli ou l'indifférence, l'arbre qui me domine renvoie soudain une ombre cruelle et familière. Celle du dernier homme qui pleure sous un platane.



To be sixty years old in a country which is only sixty-nine years old, is to be old indeed, like a thread of eternity thrown in the wind. Each act of remembrance, each memory becomes as heavy and opaque as revolutions in distant worlds.

My father accompanied me at the start of the day, at dawn, before school. I recall that it was often nearly dark and our whispering – a barely imperceptible sound, we were trying not to make a noise so as not to waken my mother who used to smile when she was dreaming. We would leave her to her soft laughter, whilst without even turning on a single lamp near her, my dad and I would make breakfast together in a complicit silence.

The Temple closest to Independence Park in Jerusalem was Gan Hatsmaout, which gathered, in extremis, to the tenth man. We arrived always last. In any case, so it seemed to me at the time, since the smile and the comfort which we had been greeted, afforded my father an unparalleled presence. It is only today that I understand why it was indispensable to him.

From the penultimate phrase of the morning prayer, my father took hold of me, gripped me, lifted me off my feet, in spite of the illness that had already spread through his limbs, he held me, dragged me swiftly towards Arlozoroff school. We always arrived horribly early.

My father, doubtless because he realised that he would miss life, had a casual mastery over time. And so, it was that we seemed to me to be so alone between the earth and the sky, and in this dawning day, we sheltered under the mighty trees of the park that was next to my school.

We were alone against the world.

To transmit the unspeakable through life was the vocation of my father. He did so without anger, resentment, or anything to forget.

Painfully, he sat down under a tree which seemed to me gigantic, incommensurable even! A sycamore!

In wintertime, the giant tree would make us feel small by its presence, its colossal muscular branches, and its haughty stature. In the springtime, suddenly the tree would be a rush of chirps and

chatter of acute, improbable birdsong. It was a firework display of starlings which took under its protection - all at the same time - the word.

My father, rubbing his knees painfully, sighed, then closed his eyes. Under this sycamore, I had the impression that he would one day be the last man on earth, become a sort of statue here - forever.

Father recounted how the revolt of Bar-Kokhba was brutally crushed by the Romans, the Sycamore trees were destroyed by the thousands. He told me that the tree under which we sheltered had escaped that massacre, the sycamore being disguised as a plane tree. It had not occurred to me before that a tree could change appearance with such ease of conscience! In a roundabout way, the dialogues that my father invented through the infernal jousting of starlings, convinced me on the contrary that this sycamore, informed by the best conversations of the fastest birds, was capable of the most incredible metamorphoses.

- No, but I never said that.

- Yes, you said it!

- Efo lma shéli ?

- Give me the salt!

- There's no salt on a tree, betah.

- Maher, hem hozrim !

- May those who seek my soul to destroy it be shamed and embarrassed together; may those who seek to harm me retreat and be humiliated ¹.

- Fölötted egy almafa àga, szirmok hullnak a szàdra ².

- May they be bewildered afterwards because of their shame, those who say about me, Aha ! Aha !

- Chut...We can't hear anything !

- But why do you want salt?

- Baroukh ata...

- The same furniture, the same umbrellas, the same shabby Jews who served so much return to the circulation of blood, things, and destiny . ³

¹ Psalm 40

² Miklos Ràdnoti, « Floral Song », «Petals on your mouth are falling from apple boughs through the bright air»

³ Benjamin Fondane, «Ulysse».

Most of the time I listened to my father who taught me to believe there was no doubt that the starlings spoke to us in languages which love could translate into human words and which I knew then only as a Babel of voices like the Hungarian rhapsodies that my parents still murmured the night in secret.

A Pilpul of wounded but happy souls coming and going under the spring foliage.

- Daddy, the birds, are they praying or singing?

I liked to tease my father. I thought he was quite the comedian.

Then from across the yard, a darker sound, the school bell eventually sounded, a deep sinking resonance, the warning that the school day was beginning – A ringing intonation filled the air as frightening as black cloud, and when we stood up all the starlings left the tree.

Sometimes they would follow us part of the way, then lift in the air and fly away. All of us were wrapped up in our books, selecting our thoughts and our coloured pencils, absorbed in the forest of knowledge, our satchels were left in limbo between our feet, disembowelled by the desire to finish as quickly as possible and to throw everything to the ground with intensity in time for the fury of three o' clock in the afternoon.

Jerusalem. Heart of my city. Birds by the thousands. Men, women speaking in all languages, hundreds of children have played in my park. Other children are running about. In summer laughing, in winter with muffs on hands and ears wrapped up some furry hats, and in years to come their eyes lowered on a mobile's screen for that flickering of the other lost in the void.

Shikma, Sycamore, is of the same root as Shikum, meaning renewal, because it is the only tree to be able to rejuvenate with its own sap.

Since the premature death of my father, who had fought so hard against increasing physical immobility – and for me and my future – that of the world too, every year on the first day of spring I sit down in the shade of a tree.

The starlings speak to me with the same joy and the same rightness emanating from that unutterable unity for which, diverse or disunited, we ourselves sang. But when silence reigns without a sense of sharing and their wings have fled the storm, fled oblivion or indifference, the tree which me suddenly restores a cruel and familiar shadow.

That of the last man on earth weeping under a plane tree.

Ils se sont toujours haïs. D'aussi loin que leur mère pouvait se souvenir, ces deux-là n'avaient jamais eu, entre eux, d'autres sentiments qu'une franche animosité. Les frères et sœurs avaient beau se multiplier, courir entre les allées sous l'éclat du soleil et sous un arc-en-ciel de gaietés nouvelles, ils se détestaient avec la même passion. Mustapha n'avait pourtant qu'un an de plus que son frère, Zoher. Ils vivaient dans une maison modeste mais où rien ne manquait, ni les arbres fruitiers ni la beauté du soir qui s'éteignait lentement sur les montagnes environnantes.

Pour ses dix-huit ans, Zoher reçut l'une des échoppes de fruits et légumes familiales, celle qui faisait face à leur maison. Sur cinq mètres carrés, s'y étalait toute la ville, en sucre, jus, odeur, pot, sachet, frais, sec ou en conserve. Zoher, rivé sur son tabouret dès l'aube, regardait, en face, sa mère s'affairer, ses frères et sœurs partir à l'école et ce satané Mustapha quitter Beit Safafa pour travailler dans les chantiers d'Al Walaja. C'était sûr, pensait-il, c'est toujours aux aînés que le meilleur revient.

En 48, Beit Safafa fut divisé en deux parties presque égales, l'une jordannienne, l'autre israélienne. Les habitants restèrent soudain figés, comme interrompus dans leur salut. Dès lors entre Mustapha et Zoher, une clôture les observait. Mais l'ardeur de la haine ne connaît pas les frontières. Ils continuèrent à se haïr avec toujours autant d'entrain, quoiqu'aveugles au destin de l'autre.

- « C'est certain, les juifs l'ont aidés. Le magasin a des succursales dans le monde entier. A cette heure, il doit dormir sur de l'or », disait l'un,

- « C'est certain, les Jordaniens lui font bâtir des châteaux. A cette heure, il doit nager dans une rivière de diamants, disait l'autre ».

Les histoires les plus folles couraient sur les deux versants du village, d'un côté on se persuadait que Zoher avait racheté une île pour y reconstruire Beit Safafa dans toute sa splendeur, hors de tout horizon stratégique, de l'autre côté, les habitants avaient pris coutume d'appeler désormais Mustapha, *Abudjilda*, « le vantard »,



sans rien connaître de lui, malgré tous les efforts d'espionnage pour entrevoir un signe à travers les fissures de l'enceinte.

En 1967, la clôture s'affaissa lamentablement tel un vieux drap jauni par les années, comme s'il était tombé d'un balcon déserté.

Mustapha et Zoher se regardèrent longuement. De chaque côté, se reflétait la vie qu'ils avaient eu chacun et qu'ils n'auraient dès lors plus à envier. Ils avaient tous deux cinq enfants, une maison sur deux étages, une boîte aux lettres d'un vert criard, un jardin fruitier d'où dominaient de larges grenadiers, un escalier de marbre qui offrait à leur entrée une solennité silencieuse. Et, même leur femme respective portait un foulard identique, aux couleurs rutilantes du ciel à son midi, quand le soleil frappe au plus fort.



Il arrive que je ne rentre pas par la même porte. Jérusalem, hermétique, mystérieuse, flamboyante, hérétique, transgressive, sacrée, Jérusalem s'avance dans le Temps d'une porte à l'autre. Les touristes préfèrent la Porte de Jaffa, je choisis celle qui me traverse par rasades, je veux tituber jusqu'à ma destination, ivre de sons, de couleurs, de frénésie, d'amour et de passion. Par la Porte de Damas, Porte de Naplouse en hébreu, Porte de la Colonne en arabe, trois noms pour une même entrée – la surdité est ici bavarde-, je fends le sacré de part en part. Je m'évanouis d'abord dans le marché musulman Ha-Gai / El Wad, je marche d'un pas tranquille, malgré mon âge, j'avance dans cette semi-pénombre commerciale, puis je continue jusqu'à Via Dolorosa où un peu plus de lumière y pénètre, malgré la foule, en certaines saisons, compacte. Devant la Yeshiva Ateret Kohanim, j'attends quelques minutes, pour les voix qui s'échappent. Aux premiers chants, je continue ma route. Je prends la première à droite jusqu'à la cathédrale arménienne Saint-Jacob, remonte ensuite la ruelle El-Kanqa, dans le quartier chrétien, et là, victorieux, je prends place, enfin, chez Abel Ali le gargotier, spécialiste incomparable du Houmous.

« Salam Aléikoum ! »

Le bonjour suffit à la commande de mon plat. Identique aux jours qui s'égrènent et à ma venue journalière. Sans oignons !

Abel Ali refuse de parler en hébreu, mais il prend la commande dans toutes les langues, hébreu incluse bien sûr, et revient sans distinction les bras chargés de délices aux pois chiches.

Suivant le nombre de touristes, leur origine, je module, j'improvise la façon plus ou moins nuancée avec laquelle cette fois encore je me donnerai en spectacle.

Les touristes, mais les autres aussi, ont besoin d'histoires. Je suis persuadé que c'est la raison pour laquelle Dieu nous a inventés.

Alors, sans qu'ils ne me questionnent, je raconte avec hauteur ma prétendue vie : aujourd'hui je suis Shlomo, mais demain je serai

Eddine, puis le lundi qui suivra Jean-Baptiste, et je recommencerai encore. Car, demain, j'habiterai dans le quartier raffiné de Baka, mardi je serai pieusement d'Ein Karem, vendredi je remettrai la kippa...

Abel Ali me tolère. J'amène du monde il est vrai, des curieux surtout.

Personne cependant ne sait qui je suis.

La vérité, oui, s'il fallait un jour me présenter devant la dernière porte, je la dirais crûment. « Je ne suis qu'un pauvre type qui n'a jamais su regarder ailleurs que dans les entrailles de ma ville ». Hors des enceintes, je n'ai connu ni vu personne. Et lorsque le soir tombe, et qu'il faut bien rentrer quelque part, m'attend alors une chambre seule et simple. Avec comme perspective, un petit balcon délabré donnant sur les murailles de Jérusalem.



وردة

Je roule depuis des heures. J'ai juré que j'irai pas la voir. Alors, je continue droit devant moi. Je l'appelle quand même toutes les quarante-cinq minutes pour qu'elle sache que je souffre, que je tourne en rond à cause d'elle, qu'elle me tourmente.

Toutes les mêmes.

La route est cahoteuse, jamais goudronnée certainement. La rue Saladin n'en finit pas...

A chaque sortie du spectre lumineux de mes phares, une allée de caroubiers et d'oliviers s'enfonce dans la pénombre. Je ne sais pas si je vais rouler toute la nuit ou si je vais m'arrêter sur un bord de route, pour l'attendre au milieu d'ici, au milieu de rien.

On s'était dit oui, l'année dernière. Oui, à quoi ? Je lui avais demandé en rigolant comme un imbécile.

Franchement, je ne voyais pas la différence, alors pourquoi rajouter un « oui ». Nous vivions déjà bien ainsi, avec nos habitudes, activités, amis, chaussettes sales ou propres, fallait-il vraiment rajouter un « oui » supplémentaire ?

Combien déjà de contrats ? Contrats de travail, de sécurité, d'assurances, des contrats sur lesquels on laissait une passive signature.

Ouarda ! Pareil nom, c'était couru d'avance ! Elle en voudrait la p'tite fleur, elle en voudrait du soleil pour être la plus belle du jardin !



J'ai franchi le mur dans un sens. Puis dans l'autre. Entre Shomrei Emunim et Shmuel Hanavi, j'ai finalement trouvé un rade ouvert où je pouvais me restaurer et dormir.

Il n'y avait rien dans cette rue, à part une place sombre sans éclairage et le bruit sinistre du vent.

Je la rappelle. Elle ne répond toujours pas. Je lui laisse un message. Sa boîte est pleine. Bien sûr !

C'est pas la première fois. Des grands clashes, des tragédies à deux bras, en cris, en vrac et en un acte. Je claque la porte malgré ses larmes et ses supplications. Faut que j'm'aère... ! Et puis, je rentre. Et l'étreins, fou de désir. Et tout rentre dans l'ordre, à quelques assiettes près.

Depuis que les rencontres sont devenues si faciles à un clic ou deux du pénis, le désir, paresseux, s'est ramolli, préférant comme au foot, l'écran à l'effort.

L'envie de se tirer avec une autre n'est plus d'un grand intérêt. Si le monde alentour était un havre de calme, peut-être, allez !, on y irait chercher fleurs plus rafraichissantes à butiner – mais la course, le feu, la rage, le bruit, la fatigue du jour sans fin, nous ramène lamentable ou vigoureux, sur la même grève. Loin du bruit, dans les murs de nos maisons, au chaud, malgré les rages, malgré les autres. Auprès de celle qui nous tend dans une simple tasse notre lendemain commun.

Dans ma chambre d'hôtel, le minimum : un lit vétuste et sale et une lampe halogène. Je rappelle. Messagerie pleine. Je rêve d'un champ de *Ouarda* que je puisse piétiner – le lit est dur, bien sûr ! Je pleure, ça sort par tous les orifices. Je n'avais pas chialé depuis l'école primaire. Sahar, ami de l'époque avait voulu faire le malin et s'était barré avec mes baskets All Star ! La perle de mes yeux, que j'avais achetée avec l'argent gagné au magasin d'outils de mon père (ou qui passait pour tel, tant absolument tout était rouillé dans cette boutique régulièrement inondée par les canalisations de notre voisin qui refusait de s'exprimer en hébreu).



Le copain s'est pris une sacrée raclée, mais avant, j'avais jamais autant pleuré. Et pas question depuis d'acheter cette marque !

Adulte, Sahar est devenu ingénieur. Une grosse tête ! Je l'enviais pour son cran, sa morgue, et au fond de moi, je me disais qu'il avait sûrement larronné son diplôme, le beau salaud ! Ingénieur ! Fallait le faire, moi qui fanfaronnais quand j'ai passé mon diplôme de comptable ! Il s'est tué en moto, le soir de la naissance de son premier enfant, en route pour l'hôpital **Al Makassed**.



Ouarda est sa sœur. Je lui ai pris, je lui ai volé son trésor, sa toute jeune sœur. J'ai profité de sa douleur. Elle me plaisait depuis l'enfance, avec ses grands airs, ses « h » aspirés, son arrogance, son accent lointain, j'en ai profité pour la prendre dans mes bras.

La fleur de mon cœur. En hébreu on dit « Véred »... C'est pareil ! Toujours la plus belle du jardin, du jardin d'Eden, si elle ne s'était pas envolée. Mon oiseau aux milles pétales.

Les premières lueurs du jour rougissent la pierre, le matin triomphal s'annonce entre les murailles, et pas une fleur à l'horizon.

Je suis un *ahabal* !

Ça se dit comment dans toutes les autres langues ?



ורדה

אני כבר נוסע שעות. נשבעתי שלא אחפש אותה יותר. אני ממשיך. בכל זאת אני מתקשר אליה בכל 45 דקות, כדי שתדע שאני סובל, שאני מפרפר בגללה בכל העיר. שתדע שהיא מעצבנת אותי.

כולן אותו דבר.

הכביש צר, מלא בורות, כמובן שלא סלול. רחוב סלח אדין אינסופי....

מחוץ לתחום האור של פנסי הרכב, נבלעים באפלה עצי חרוב וזיתים, אני לא יודע אם אסע כל הלילה או אולי אעצור בצד הדרך, לחכות לה כאן, באמצע השום מקום. כן. כבר אמרנו כן. בשנה שעברה. כן, למה? הצעתי לה בצחוק. כמו אידיוט. בחיי שלא ראיתי את ההבדל, אז למה להוסיף "כן".

חיינו כבר יחד, עם ההרגלים שלנו, החברים המשותפים, הגרביים הנקיות והמלוכלכות, האם באמת היה צורך גם ב"כן"?

על כמה חזים כבר אפשר לחתום. חזים בעבודה. ביטוח חיים. ביטוח צד ג. חזים שעל כל אחד מהם אנו משאירים חתימה דוממת.

עם שם כמו וורדה, זה מתבקש. לא היה ספק שהפרח הקטן הזה תרצה, את כל השמש, כדי להיות היפה בגינה.

חציתי את החומה מכיוון אחד ומכיוון שני. בין שומרי אמונים לשמואל הנביא. סוף סוף מצאתי חמרה עלובה לאכול ולישון בה. לא היה דבר ברחוב הזה, מלבד כיכר חשוך ללא תאורה ושירתו המאיימת של הרוח.

אני מתקשר אליה שוב. היא לא עונה. אני משאיר לה הודעה. סעמק! התא הקולי מלא.

זו לא הפעם הראשונה. פיצוצים גדולים, טרגדיות לשתי ידיים, צעקות, צווחות והתפרצויות במערכה אחת - טראח אני טורק את הדלת על אף הדמעות והתחנונים שלה. אני חייב להתאווור! ואז, אני חוזר. ואני מזיין אותה. והכל מסתדר וחוזר למקומו חוץ מכמה צלחות שבורות.

מאז שנהיה קל כל כך להפגש, מרחק קליק או שניים מהזין - התשוקה נהייתה עצלה, רכה - מעדיפה, כמו בכדורגל, את המסך על פני המגרש עצמו. האפשרות להסתלק עם מישהי אחרת כבר לא כזו מפתה. אילו המציאות הייתה גן עדן של שלוה ורוגע, אולי הייתי הולך על זה. היינו הולכים למצוץ פרחים מרעננים יותר - אבל המרוץ הזה, האש, הזעם, הרעש, העייפות של יום שלא נגמר, מחזיר אותנו, אל החוף המוכר, מותשים או אחוזי תזיזת, רחוקים מהרעש, אל קירות הבית, אל החום - למרות הכעס, למרות האחרות. נצמדים לזו שמושיטה לנו בספל פשוט את עתידנו המשותף.

בחדר העלוב בעליית הגג של החמרה, מיטה ישנה, ערומה ומלוכלכת ומנורת הלוגן. אני מנסה שוב. התא הקולי מפוצץ. אני חולם על שדה של וורדות שאפשר לרמוס. המיטה קשה - כמובן. אני בוכה, והדמעות יוצאות לי מכל החורים. לא ייללתי ככה מאז בית הספר היסודי. כשסאהר, עאלק חבר, ברח עם האולסטאר החדשות שלי,

משאת חיי, שקינתי עם הכסף שהרווחתי בעבודה בחנות הכלים של אבא שלי (אם אפשר לקרוא לזה חנות. כלים חלודים, חנות מצ'וקמקת, שהוצפה דרך קבע מהצנרת שעלתה מהשכן, שסרב לדבר מילה בעברית) בכל אופן, כשנפגשנו שוב, הבן זונה חטף ממני מכות. ואני ידעתי שאין סיכוי שאקנה עוד אולסטאר.

לימים סאהר נהיה מהנדס. חכם גדול. קנאתי בו על האומץ שלו ועל הנחישות ולעצמי סיפרתי שהוא בטח גנב את התעודה. הממזר מהנדס. היה צריך אומץ לעשות את זה.... ואני התרברבתי כשקבלתי את ההסמכה להיות מנהל חשבונות! פחחחח. סאהר נהרג בתאונת אופנוע, בערב שבו נולד לו הילד הראשון, בדרך לבית חולים אל מקאסד.

וורדה היא אחותו. ואני לקחתי לו אותה, גנבתי לו את האוצר, אחותו הקטנה. נצלתי את הכאב שלה. מאז שהיינו ילדים שמתי עליה עין. עם דאווין של פרימדונה, עם הר' והע' שלה, הגאווה שלה, המבטא הזר, נצלתי את ההזדמנות כדי לקחת אותה בזרועותי.

וורדה שלי. הפרח של החיים שלי. תמיד היפה בפרחי הגן, גן עדן, אילו לא פרח ממני. ציפור שלי עם אלפי עלי כותרת.

הנץ החמה מטפטפת וצובעת את האבן באדום, היום מבקיע בין החומות ואין אף פרח אחד באופק.

אני אידיוט.

איך אומרים את זה בכל השפות?



On s'était dit ni croix ni génuflexion. Paul avait le baptême en horreur, et moi j'abhorrais le prosélytisme artificiel. Pourquoi ces objets, rituels, ces feintes inutiles, tout pouvait si parfaitement et sans artifice être contenu dans un seul cœur !

Dans la queue interminable à l'entrée du Saint-Sépulcre, j'attendais comme tant d'autres, fixant sans ciller mes chaussures. J'avais transgressé l'autorité parentale pour me rendre dans un lieu devant lequel je passais pourtant plusieurs fois par jour. *VoTch essél*¹, avait tonné mon père ! dont le frère hantait l'aile arménienne en quête d'une raison qui ne lui obéissait plus. Les prêtres apostoliques avait cru entendre au son lancinant de ses savates traînantes le bruissement sacré annonçant les cieux renaissants, et l'avait de la sorte laissé errer. A la plus grande épouvante de mon père.

Quand j'ai levé enfin les yeux, craignant l'oncle perdu au milieu de cette foule entassée, un jeune-homme dont la blondeur m'avait apparu très frappante, me sourit avec la plus grande désinvolture. Comme sous le feu de mille chandelles, tout alors, s'illumina avec fracas.

Nous avions dit ni cire, ni marbre, pas d'icônes, ni peintures, devant le prêtre à qui nous fîmes le serment de nous unir, une année plus tard. Evangéliste ivre de serments pour Paul, Arménienne au royaume du Salut pour moi, le partage nous avait précédé.

Jérusalem avait déjà mille fois pavé la route de ses quartiers où le sacré se divisait en parcelles. Flâneurs, le pas lourd à chaque rue, nous avançons à mi-chemin l'un de l'autre jusqu'au seuil de notre maison, ni séparés ni tout à fait ensemble. Mais enlacés, on s'étonnait à chaque souffle de se reconnaître sous le même dôme.

Je ne sais qui eut l'idée le premier. Etait-ce Ali du souk, mon cousin converti à l'orthodoxie, Paul, ou Esther l'artiste athée, l'un d'eux, cela est sûr, m'assura que le commerce en valait la peine, pour son bénéfique sur terre comme au ciel. Paul avait bien ri à l'idée, je me suis effondrée la tête dans les mains.



¹ Non, jamais ! (en arménien)

Aïo ² ai-je murmuré pour n'être entendue que de moi.

Nous sommes aujourd'hui le plus vaste magasin de croix de bois, croix de fer, à l'entrée des murailles : des croix géantes, des Christs aux splendeurs cachées, des vierges qui enlacent ses enfants, - tous ses enfants et le monde qui les enfante avec rage -, des illustrations colorées du Saint-Sépulcre, des cartes du Moyen Âge, et puis des bougies, des millions de bougies de cire dorée, pour éclairer les vieux jours de cette terre aux pas traînants.



Mon enfant est l'enfant de personne. Elle est une pierre de Jérusalem, simple et placide. Nous vivions ma fille et moi dans Qatamon. Sans douleur, malgré notre pauvreté, - sans ardeur il est vrai non plus. Feigi était de sa classe toujours la plus enjouée, la plus entraînée. Elle dessinait des grandes fleurs, immenses qui dépassaient le cadre de sa feuille ; y manquait souvent un pétale, comme s'il était tombé de son cahier.

Qui aurait à cette époque pu imaginer mon enfant s'enfoncer dans la nuit de Judée ?

L'école avait préparé, cet été-là, le voyage avec la plus grande délicatesse. Des générations avaient déjà été traumatisées, il n'était plus question de s'y prendre avec tant de brusquerie et avec la conviction absolue du malheur. Je me souviens encore la saluer devant ce bus, où son école par moitié l'accompagnait. Sa jupe plissée, son tricot léger de coton, sa démarche, son visage pâle mais encore enfantin, je me souviens de tout au moindre battement d'air.

Quand elle revint, revint une autre enfant.

Je n'ai pas voulu savoir quand le portrait discret de saint Euthyme fut accroché au-dessus de son bureau. Je n'ai pas voulu voir quand elle adopta cette posture humble, les épaules rentrées, je n'ai pas voulu entendre, repliée dans le jardin sous un feuillage épais, qu'elle récitait dans cet obscur silence des oraisons. J'ai tourné la tête quand elle rentrait fourbue, avec quelques sous en poche plutôt que son goûter. Et j'ai ri quand, au détour d'une rue, je l'aperçus donner cet argent au premier miséreux.

Mon enfant est l'enfant incertain qui sépare Jérusalem du désert, cet espace sans nom, intranquille et parfait.

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin des temps : il ne faut pas dormir pendant ce temps », était inscrit sur la page de garde de son livre d'Histoire, de son écriture encore ronde et légère. Pascal n'était pourtant enseigné dans aucune école. De crainte de la puissance de ses écrits, on préférait penser à d'autres croyants. Ma fille, elle, le citait.



Feigi, Feigele...

Je ne voyais pas pourquoi l'amour de l'humanité devait passer par mon enfant.



Quand un jour, soudain, elle a disparu, nous avons cherché du petit matin à la nuit, la police, les pompiers, nous avons appelé, crié, dehors, à la télé, nous avons supplié. Nous avons supposé, tout supposé, mais la déduction la plus évidente était la terreur dont la ville était encore le théâtre.

C'est un bédouin qui signala aux autorités sa présence. Vêtue de blanc, immobile, elle fixait le vide, dans une grotte qui dominait le désert de Judée, à quelques mètres à vol d'oiseau du Monastère de Saint-Georges. « Quel langage parlerons-nous si les défunts pouvaient à chaque instant revenir et faire irruption dans notre vie ? », questionna-t-elle les pompiers qui lui tendaient un câble. « Que la vérité se montre à l'homme, libre de tout voile, il ne la reconnaîtra pas », ajouta-t-elle enfin, s'éloignant dans la pierre, et se détournant des cris et de l'aide affolée qui lui été offerte, choisissant les tréfonds de la montagne.

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains rien car Tu es avec moi », psalmodiait le roi David, avant, bien avant toi, mon enfant, devant ce désert-là, sans fin. Sans horizons, excepté ceux que fabriquent les yeux humains.

Feigi, Feigele...

Je ne me suis pas détournée - cette fois - quand tu t'es éloignée, les bras offerts à ceux qui s'en revenaient en ombre vers toi.

Mon enfant est l'enfant de personne. Elle est une pierre de Jérusalem.



La dernière fois que je l'ai vu, il me souriait de la fenêtre. Il était beau, d'une jeunesse éclatante, il marchait avec l'assurance et la confiance infaillible que mon amour lui avait chaque jour prodigué. Il avançait, comme propulsé dans les airs.

Il m'a fait un grand salut. J'ai fixé sa bouche, parfaite, son sourire, immense. J'ai fermé les yeux, comme si je savais déjà à cet instant qu'il ne me resterait désormais de lui que cette seconde-là.

Depuis, le monde s'est retourné dans un sens, puis dans l'autre. Il n'est jamais revenu.

L'éternité pour lui et moi. Sans fin, hors quelques fracas de lumière.

Les maisons ont changé de propriétaires, des familles sont apparues, puis se sont dispersées. Mais le temps s'est écoulé lentement, peut-être parce que je n'ai pas attendu. Je n'ai en vérité plus rien attendu. J'ai vécu à mesure de la vie, quotidiennement. J'ai refusé les propositions d'achat de ma maison malgré son embarrassante situation géographique, j'ai refusé les changements de route, de topographie, de langue, d'initiative, de boîtes aux lettres, de guerre. J'habite toujours dans le quartier d'Abu Tor, au 5 réhov Asah'el.

J'ai seulement modifié les fenêtres de mon salon pour de larges baies vitrées d'où quelquefois je le regarde encore s'éloigner, dans sa jeunesse à présent vacillante.

Il arrive que des oiseaux s'y cognent dans la violence de jouir d'un peu d'ombre. Je les ramasse au sol, assommés, hagards. Pour un court répit, je les tiens prisonniers dans mes mains, je les couvre de mes paumes, les enlace, embrasse, je pleure sous un voile de plumes.

Et puis, je les pose à terre. Et j'attends qu'ils reprennent leur envol.



The last time I saw him, he was smiling at me from the window. He was handsome, with brilliant youth, he walked with the assurance and certain confidence that my love had bestowed on him every day. He advanced, as if boosted in the air.

He gave me a big bow. I stared at his mouth, perfect, his smile, huge. I closed my eyes, as if I already knew, at that moment, that all that would be left of him is that passing second.

Since, the world has turned into one direction, and then into the other. He never came back.

The eternity for him and for me. Endless, aside off few clatters of light.

The houses changed owners, families appeared and then dispersed. But the time was running little by little, maybe because I did not wait. In reality, I have no longer waited for anything. I lived the course of life, daily. I refused all proposals to buy my home, despite its embarrassing geographical location; I refused any changes of my path, of sorts, of language, of initiative, of mailboxes, of war. I still live in the neighborhood of Abu Tor at 5 Asha'el Rehov.

I have only modified the windows of my living room for outsized windows, from which I sometimes watch him go further away, ever since his youth till now, unsteady.

It happens that birds bump into them in the violence of enjoying a little shade. I pick them up on the ground, stunned, haggard. For a short reprieve, I hold them prisoners in my hands, I cover them with my palms, embrace them, kiss them, I cry under a veil of feathers. And then, I put them on the ground. And I'm waiting for them to take off again.



זכרי

رَأَيْتَهُ فِي الْمَرَّةِ الْكُفْرِيَّةِ وَابْتَسَمَ لِي مِنْ النَّافِذِ
لَأَبْتِهِ جَمِيلَ لَطْفِهِ يَتَمَيَّزُ بِالسَّبَابِ وَالطَّبِيحِ
كَمَا يَسِيرُ خَطْمُهُ ثَابِتًا وَتَقْدَمُ فَائِقَتُهُ كَبِيرًا
كُلَّ يَوْمٍ يَزِيدُ عَطَائِي بِإِلْحَابِ
كَمَا تَتَقَدَّمُ وَكَأَنَّهُ يَطِيرُ فِي السَّحَابِ
سَلَّمَ عَلَيَّ بِجِرَارِهِ وَهَدَيْتَنِي إِلَى فُحْمِ الْجَمِيلِ وَابْتَسَمَتِ
تَحْمَضَتِ عَيْنَايَ وَتَذَكَّرْتُ صَدْرَ الْوَطْمِ ...
كَمَا لَمْ يَتَقَدَّمْ لِي مِنْهُ إِلَّا صَدْرَ الذِّكْرِ ...
دَارَ الزَّمَنُ وَدَارَتِ الْيَامُ بَيْنَنَا وَصَعْلُ يَبْعُونَ ...
بَعْدُنَا الزَّمَانُ الْأَسْمَاءُ بَعْضُهُمْ بِبَعْضٍ مِنْهُ لَيْلُ
أَهْ، يَا لَيْلَ مِنْ زَمَنِ يَسِيرٍ بِطَبْعِ الْمَلِكِ يَخَارُجُ
مَنَا زَلْمًا وَالْمَعَالِمَاتِ فِي حَرَكَاتِ دَائِمٍ تَتَبَدَّلُ وَتَتَغَيَّرُ
تَأْتِي وَتَذُوبُ وَأَنَا كَأَنَّكَ أَنْتَظِرُ شَيْئًا، أَنْزَلْتُ فِي
الْحَقِيقَةِ أَعْيَسَ عَلَى صَافِ الْمَيَّاهِ يَوْمًا ...
فَقَدْ رَفَضْتُ اقْتِرَاحَ بَيْعِ نَزْلِكَ بِالرَّغْمِ مِنْ خَطْوَرِهِ
مَوْقِعِهِ الْجُغْرَافِيِّ، رَفَضْتُ تَحْوِيلَ الطَّرْفِ وَتَوَخُّرَ
وَاللَّفْظِ وَكُلَّ الْكُفْرَانِ وَالْمَرَاتِ وَعَدْتُ وَضَعْتُ صَدْرِي
لِلرَّسَائِلِ وَكَرَّزْتُ عَلَى الْحَرْبِ.

مازلت أقطم في هي أوتور رقم خمسة
ريهوف اشبال

لكنني عدت فقط نوافذ حجره لصالونك
ذات فتحة كبيرة من الزجاج حدة اعلمك من رؤيته
وهو يتبع كتابا ديمورا.

العصافير تصارع بوحشية لتسمع بشر من
الظل وفي العديد من المرات تسقط على الأرض
فاقد الوحي.

أخذها وأضغى بيدي في حضنك فقلت ثم أقبل
وأزرفا الدموع ثم أضغى على الأرض وانتظر
حتى تسعد طيراني ...

בפעם האחרונה שראיתי אותו, הוא חייך אלי מן החלון, יפה תואר, פרץ נעורים.
צועד בביטחון עצמי ללא דופי, בטחון, שאהבתי, העתירה עליו מדי יום. הוא
התקדם, כמו מונע באוויר.

הוא בירך אותי בתנועה גדולה. קלטתי את פיו המושלם. את חיכוך העצום.
עצמתי את עיניי, כאילו ידעתי כבר אז, שלא עתיד להיות לי ממנו דבר, פרט
לאותה שנייה.

מאז, העולם פנה לצד אחד, ולאחר מכן לצד אחר. הוא לא שב מעולם. נצח
עבורי ועבורו. ללא סוף מלבד כמה רסיסי אור.

הבתים החליפו בעלים, משפחות הופיעו, ולאחר מכן נעלמו. אך הזמן זרם
באיטיות - אולי כיוון שלא המתנתי עוד לדבר. חייתי בקצב של החיים, יום ביומו.
סירבתי להצעות שקיבלתי לרכוש את ביתי, למרות מיקומו הגאוגרפי הבעייתי,
וסירבתי לשינויים בדרכים, לשינויים בטופוגרפיה, בשפה, ביזמה, בתיבות הדואר,
במלחמה. אני עדיין מתגוררת ברחוב עשהאל מספר 5, בשכונת אבו טור.

רק החלפתי את החלונות בסלון ביתי לחלונות זכוכית גדולים יותר שמהם אני עדיין
רואה אותו לעתים מתרחק בנעוריו, שכעת נראים מהוססים.

קורה שציפורים מתנגשות אילמות בחלון הבית בחיפושן אחר מעט צל. אני אוספת
אותן מן הרצפה, הן הלומות ומרוטות. להרף אני מחזיקה אותן בידיי, שבויות,
ומכסה אותן בכפות הידיים, עוטפת אותן, מחבקת אותן, ובוכה על צעיף של
נוצות.

ואז אני מניחה אותן על האדמה, ואני מחכה שישבו למעופן.

*J'imagine que je reviens, où je ne sais,
C'est à la fois l'intimement connu
Et un lieu étranger. Ai-je vécu ici,
Non, je n'y ai laissé aucune trace*

Light, in an empty room, Yves Bonnefoy



Enfant, il avait grandi dans un village français qui ne le distinguait pas de ceux, nombreux, qui l'avoisinaient. Rien ne le différençait des autres, si ce n'est le prêtre de son église de qui il garda, puis fit prospérer le secret.

À la veille de sa communion, agité et perdu, il était entré à l'improviste, forçant la porte verrouillée. Le prêtre était dans un coin retiré de l'église. Il psalmodiait. Sur son front était apposée une boîte noire et sur l'un de ses bras des lanières noires encheignaient son poignet rougi. Il n'avait de sa vie rien vu de tel. Le prêtre vit l'enfant. Il chuchota mais n'interrompit pas son imploration.

Il fit, le lendemain, sa communion dans la plus grande confusion. Il s'attendait à chaque instant à voir apparaître des êtres divins ou malins dans des costumes improbables. Mais rien n'apparut, ni ce jour-là, ni pendant toutes les années qui suivirent. La soutane resta inchangée.

À sa majorité, influencé par des missionnaires anglicans qui parcouraient les villages retirés, il se convertit et devint rapidement un pasteur de renom. Au point où il lui fut impossible de refuser l'invitation officielle du disciple de Michael Solomon Alexander, nommé évêque de l'Église du Messie de Jérusalem, et qui, vieillissant, se cherchait de futurs héritiers. Construite face à la Tour de David, dix ans après les pérégrinations désespérées d'un Melville, l'Église affichait ses étoiles, ses symboles mixtes et l'inscription d'« Emmanuel » en lettres hébraïques, sans ambages ni questions. À la vue de la Table de communion aux Écritures mêlées, l'image de son prêtre revint soudain avec la même acuité et la même innocence. De cet homme au secret immense, qui ne savait qui aimer en premier.

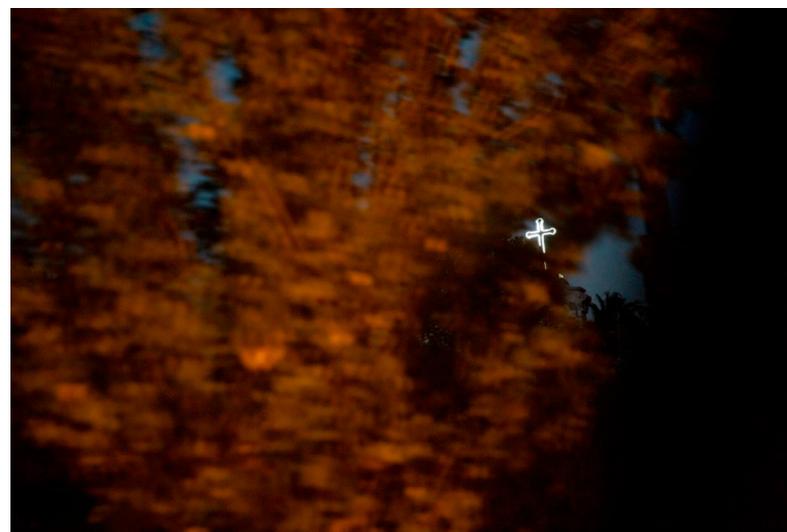
Il demanda à résider quelques jours, tout au plus avait-il cru, dans l'auberge à laquelle l'Église du Messie était rattachée. Dans une chambre de quelques mètres, il s'y arrangea une vie, simple et répétée, à songer à celui qu'il fallait d'abord aimé. Dans le silence des jours passant, il observait l'unique arbre de la cour, solitaire, s'éprendre du vent. Quand Jérusalem s'éveillait à peine.

Se connaître et apprendre à aimer.

Ici

Toutes les secondes...

Vieillissant face à l'hêtre, il ne quitta plus sa chambre. Il resta ainsi, méditatif...



On les appelle ainsi, Les Parlements, pour le tintouin qu'ils provoquent dans la rue Ben Yehuda. Ils sont attablés, heureux, bruyants, vieillissants. Ils blaguent, chipotent, chahutent, on les entend de loin. Ils sont par groupe, disséminés sur tout le passage commerçant. Impossible de ne point les remarquer - ces hommes amusés, dont les cannes sont oubliées, pour une heure ou deux, au sol.

Ils ont l'air d'être cent, venus de l'arrière-pays de Jérusalem, dans ce désert qu'ils ont tous, d'une façon ou d'une autre, traversé. Ils s'abreuvent plus qu'ils ne peuvent contenir d'eau ou de café, mais surtout de palabres ininterrompues.

A eux tous, ils ont trois mille ans. Le désordre de leurs opinions ne fait pas moins d'eux des dinosaures extravagants, se déplaçant cahin-caha jusqu'aux toilettes publiques, refusant ceux des cafés où la modernité y est trop appuyée.

Les Parlements sont aussi nombreux qu'inconciliables. L'un n'irait jamais, combien même tous y seraient morts, à une autre table. Ils se connaissent, se reconnaissent et ne veulent rien savoir de ceux qui les concurrencent à quelques coudées seulement.

Ils ont déjà tout dit sur tout. Ils ont envoyé le gouvernement au royaume des Enfers, ainsi que tous ceux qui lui ont précédé, mais aussi tous ceux encore qui succéderont. Sans espoir ! Ils n'ont que faire de Tel-Aviv, « l'autre peuple », comme ils la nomment, et de ses extravagances tapageuses.

Les Parlements, un jour, on ne sait, disparaîtront dans le lointain, remplacés par des jeunes, moins jeunes, grands, petits, religieux ou athées, qui n'auront pas, eux, encore tout dit. Il y aura, on ne sait, moins de chahut et de certitudes rhumatisantes, pour, en échange, plus de réalité. D'insoutenable réalité.

En attendant, ils sont là.



Quatre heures du matin, premier appel à la prière de la journée. Je ne m'y suis jamais totalement habitué. Et en même temps, je ne pourrais plus m'en passer. Je demeure là, dans l'indécision, incapable de décider entre ce que j'aime et ce qui m'épouvante. Est-ce pourquoi je ne suis bêtement jamais rentré chez moi ? Ou pour toutes les raisons qui font de cette ville un impossible appât. Les muezzins, les cloches, les pas feutrés de la vie, les ambulances, les sirènes, le sacré dans l'espace quotidien, rythment mes jours. Et la nuit, les nuits où j'attends le sommeil, je vais chercher ce qui n'existe pas ici : le connu, le banal, l'immédiat. Loin de l'infini....

Mr.

Lol.

C'est toujours une bonne façon de parler pour rien. Acronymes imbéciles, lettres sans maux, plat comme un coma. Internet, comme langue morte !

Top le p'ti chien ! La toile regorge d'animaux, c'est un duo qui marche. Qui court même !

Lol.

Trop fort. Et tout c'qui fait avec sa queue ! Hé ?!

Sinon tu montres tes seins ?

Je me rétribue comme je peux. Faut dire que je traîne depuis longtemps sur des sites français. Au début, par mal du pays. Puis, sans goût, sans envie, je m'y suis mis les nuits d'insomnie, par peur de l'inconnu. Par peur de cette ville qui m'engloutit dès le coucher du jour.

Je suis seul dans le mutisme de cette cité géante qui se reflète au ciel.

Et je n'aime pas rêver. Rêver à quoi de plus... ?



Barricadé derrière l'écran, je fais le malin, comme si rien n'existait depuis 2000 ans, ni les murailles, ni le mur, ni le bruit, ni les hommes qui luttent et se fourvoient et se perdent avec moi dans la nuit la plus totale..

Lol.

Sinon, tu montres quoi d'autre ?

Premières lueurs du matin. Jérusalem semble encore sommeiller dans un songe dubitatif. Mon ordinateur pâle et insignifiant attend les premiers klaxons.

Mdr.

Je ferme précipitamment le clapet.

Car avec le jour, revient le rêve de Jérusalem à chaque rayon, éternellement plus vaste que le silence et l'effroi.



Je tourne, je tourne, je tourne, dans cette Eglise à l'allée unique, sans nef, ni chemin de croix, mais aux danses directement inspirées du roi David devant l'Arche. Vieux fantôme, je me suis aimée soudain toute de blanc vêtue, et je n'ai rien voulu entendre quand il fallut cesser de tourner.

J'ai connu le meilleur que peut, votive, offrir dès l'aurore, *Debre Gannet* – dit le Couvent du Paradis -, dans son éclat circulaire, comme tous les temples éthiopiens, autour d'un dôme ailé, qui vole, s'envole à chaque bruissement de mes pas.

Je suis partie en retraite, seule, en exil des miens et de l'incandescence rougeâtre de ma terre. Je suis venue chercher l'oubli. Ici, à cet emplacement de la rue faisant face à la maison d'Eliezer Ben Yehouda, je chemine, avec pour compagnons des sœurs et moines qui disent en ge'ez, que je fais route vers le juste vallon.

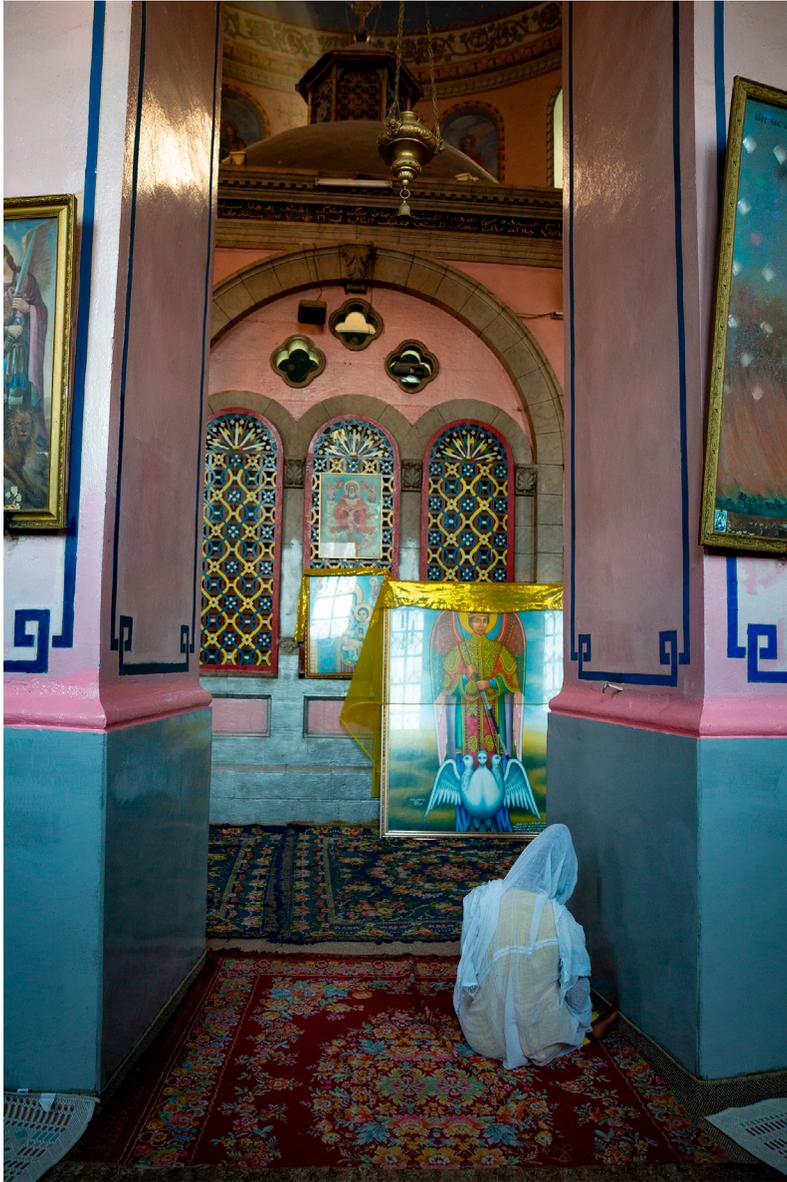
Aux fastes de Yohanes à Jérusalem, au nom d'un Royaume ancestral, suivirent un temps le silence, puis les prières et la rage des monarques. Puis l'indifférence. Mais, telle la reine éthiopienne de Saba, *Debre Gannet* demeure impassible. On y prie, on y danse toujours. Et tandis que je tourne autour de l'Arche Centrale, la vie continue.

Des Éthiopiens de cieux lointains ont depuis franchi à leur tour la rive. Certains pour s'incliner sur un coin d'Afrique derrière le Saint-Sépulcre, dans l'église abyssinienne *Der Es Sultan*, d'autres pour le front étoilé du désert qui se franchit enfin.

A force de tourner, je ne sais plus ce qu'il adviendrait de nous, si je suspendais mes pas. Le Temps nous figerait peut-être tous, les uns face aux autres, sans appel, à une heure imprécise sur le cadran céleste...

La foi m'accorde le sacré, mais non la certitude. Alors, je préfère tourner encore. Pour croire que le monde pareil à celui à des oiseaux, s'achemine secrètement vers le juste oasis.





Je regarde ta photo, tu es l'univers entier
 J'allume une allumette et vois ta chevelure
 Tu es pour moi la vie cependant qu'elle dure
 Et tu es l'avenir et mon éternité...

Poèmes à Lou – Guillaume Apollinaire

Je courais derrière elle, haletant, toujours à bout de force. J'avais la charge des paquets, sacs, cabas qui s'alourdissaient à chaque arrêt. Ma mère connaissait - sans exception - tous les marchands par leur nom, elle passait avec chacun d'interminables minutes à deviser en plusieurs langues.

Le marché de Mahané Yéhuda était mon sport du vendredi matin. A douze ans, j'étais déjà prêt pour les Olympiques toutes disciplines confondues. J'avais des bras de boxeur, des mollets de basketteurs, une agilité de gymnaste et une endurance à toute épreuve pour avoir rattrapé, les bras surchargés, un nombre incalculable d'autobus sous, le plus souvent, un soleil de plomb mais aussi un froid saisissant ou une pluie torrentielle.

Maman marchait, courait, s'arrêtait, ralentissait comme un fleuve qui sait vers quelle rive il faudra un jour s'étendre. Je l'admirai dans sa frêle beauté, son ineffable confiance dans cette vie que le destin avait pourtant brisée plusieurs fois. J'étais son seul fils, un petit homme qu'elle voulait brave et qu'elle entraînait à cette seule fin. Rien pourtant ne l'émouvait. Ni mes incursions soudaines à tenter de marchander, ni le poids incommensurable des courses que j'assumais de porter sans gémir. Je la secondais comme un jeune page que les étals de toutes les formes et couleurs prétendaient divertir. Rien, non, ne l'impressionnait de mes efforts répétés et qui passaient tous pour invisibles.

Il s'en fallut de peu pour que je devienne un adulte insignifiant. Un passager éternel parmi des étals bariolés.



Si Bensimon dans son grand chapeau de paille, sa gouaille rageuse, son irréprensible goût pour les femmes mariées, ne m'avait proposé le jour de mes treize ans, par une chaleur poisseuse, de choisir seul l'*avatihah*¹, fruit national sans lequel un repas ne saurait être complet. J'ai posé mes paquets, j'ai attendu que l'attention de ma mère se fixe enfin sur mon bras qui se déployait vers cette montagne de pastèques, et, parce qu'une occasion pareille n'arrive qu'une seule fois dans sa vie, me dressant sur la pointe des pieds, j'ai bravé la fatalité. J'ai parié mon cœur pour une pastèque. Me voulant plus fort qu'Hercule et plus habile que Salomon, j'ai fermement saisi l'une d'entre elle. Je l'ai d'abord soupesée, respirée, posée, reprise en main, secouée, l'ai écoutée à mon oreille, l'ai encore agitée. Je l'ai faite ensuite passer d'une main à l'autre, j'ai attendu, puis j'ai frappé sa coque verte à trois reprises, je l'ai lancée dans les airs, l'ai rattrapée d'une main, j'ai longuement soufflé, j'ai humé sa corolle jaune, j'ai une dernière fois frappé sa chair. Puis je l'ai posée.

Et j'ai recommencé encore le même scénario. Et encore.

Puis, je me suis emparé, au hasard, d'une des pastèques voisines que j'ai alors tendue sans sourciller à Bensimon. : « Celle- là ! »

Ma mère, abasourdie, me dévisagea. Elle partit subitement d'un éclat de rire aussi incroyable qu'insoupçonné. Et soudain, je vis son regard se confondre au bleu immense du ciel de Jérusalem.



¹ Pastèque (en hébreu)

Épilogue

À la pharmacie principale de la rue Elisha, il commandait régulièrement un nombre incommensurable de *throufot*¹, dont personne ne comprenait comment il obtenait les prescriptions. Pour les migraines, les épilepsies, les mycoses, les attaques de panique, la goutte, les nausées, pour un nombre de maux aussi incalculables qu'inconciliables.

Zhaki partait ensuite, le pied lourd, traînant sa valise dans laquelle on supposait que tout y était jusqu'aux pilules contre les marées ou les tremblements de terre, à la table de café auquel il avait pris ses aises depuis ces vingt dernières années, à quelques volées du monastère Salésien.

Les habitués qui l'observaient chaque matin s'attabler, n'avait jamais osé lui demander de quoi se composait le contenu de sa valise. Les rumeurs allaient bon train, et les histoires drôles aussi, toutes à son insu. Il lui arrivait de les intercepter, sans broncher, d'une oreille faussement distraite.

Il soutenait toujours sa tasse le doigt levé, comme une imprécation contre tous les exploitants de café, la posait ensuite lentement sur la table, en souriant si une jeune femme le fixait, impassible si aucun visage féminin ne l'observait.

- « *Vous qui changez le droit en absinthe*, ne savez-vous pas que les idoles tapageuses ont franchi par milliers nos chambres à coucher, nos salons ? invectivait le vieil homme aux passants.

- « Vous avez conçu la bombe H ! La destruction de l'homme fabriquée par la main de l'homme ! *Voilà pourquoi en ces temps, le sage se tait !* » ajoutait-il, entre chaque gorgée.

Zhaki qui citait les Prophètes, comme on lit le journal, prévoyait, avant de quitter la table sans le plus petit salut, la fin des Temps dans les pires circonstances.

Piqué par la curiosité, l'un des habitués du café le suivit jusqu'à sa rue, puis sa fenêtre. Perché à la hauteur de ses volets, il n'en crut pas ses yeux. Une femme d'une jeunesse étourdissante, au visage d'une pâleur extrême l'attendait. Sans un regard, elle ouvrit la valise, avala le contenu de plusieurs boîtes, puis sans proférer un mot, elle enlaça de tout son corps le patriarche, comme à la première étincelle naissante de la passion.

Tous deux demeurèrent longtemps ainsi, cramponnés l'un à l'autre, les yeux clos.

L'éternité, contre la barbarie de ce monde ? Etait-ce donc cela à quoi nous enjoignait ce vieux fou de Zhaki ... ?

Le jour qui suivit et tous ceux qui lui succédèrent, pas un client, pas un serveur n'osa plus le moindre quolibet.



¹ Médicaments (en hébreu), cité dans Isaïe sous l'acceptation de « renouvellement ».



Mémoire de l'Avenir
45/47 rue Ramponeau Paris 20
www.memoire-a-venir.org

Commissariat de l'exposition:
Margalit Berriet
Marie-Cécile Berdagner

Textes: Daniella Pinkstein
Photographies : Yaël Ilan
Graphisme: Marie-Cécile Berdagner

Ouvrage achevé d'imprimer par Veoprint
Tour Ellipse – La Défense
41 Avenue Gambetta - 92400 Courbevoie
en septembre 2018

Première édition : 30 exemplaires

Partenaire de l'exposition :
Institut Alain de Rothschild

Partenaires de l'espace Mémoire de l'Avenir :
Mairie de Paris
Arts and Society
UNESCO-Most
CIPSH



Jérusalem l'ineffable, Jérusalem l'intrigante, Jérusalem, comme un songe amoureux...

On dit de la philosophie qu'il s'agit de l'amour de la sagesse. Yaël Ilan, photographe et Daniella Pinkstein, écrivaine, ont choisi, quant à elles, d'interroger la sagesse de l'amour qui émane de cette ville à nulle autre pareille.

**Mémoire de l'Avenir
Memory of The Future**

Prix : 18
5
1
euros